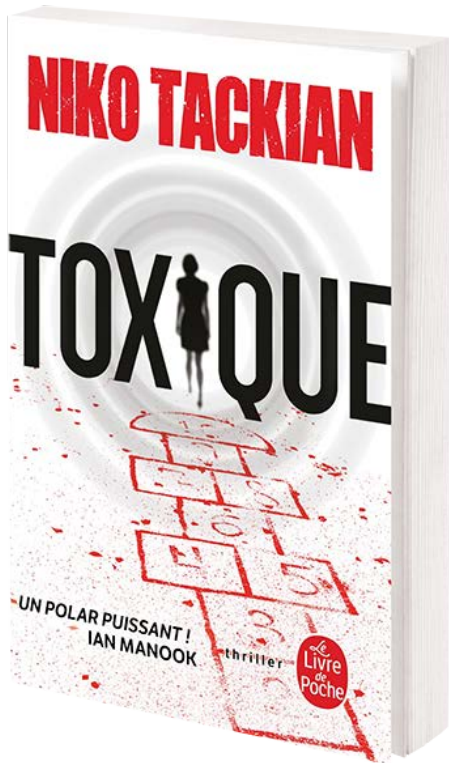


NIKO TACKIAN

Toxique

ROMAN



Le Livre de Poche remercie CALMANN-LÉVY
pour la parution de cet extrait.

*À Jeanine et Arty,
pour m'avoir convoqué dans
cette rocambolesque aventure
qu'est la vie.
Un enfant n'oublie jamais
qui sont ses parents.*

« Le Minotaure ne vivait pas dans le noir complet. On lui avait laissé une minuscule source de lumière. Juste assez pour regretter de ne jamais voir le soleil. Juste assez pour imaginer le vol des oiseaux... »

Murielle SZAC,
Le Feuilleton de Thésée,
Bayard Jeunesse, 2011.

Il avait beau fermer les yeux, ça lui bouffait les entrailles depuis toujours. Le froid et la peur. Le garçon filait entre les murs gris, sa tignasse épaisse trempée de sueur. Il courait à en perdre haleine, les pieds nus meurtris par du gravier aux arêtes tranchantes. Il ne se souvenait plus quand ça avait commencé. Il devait avoir deux ou trois ans peut-être ? Il n'était même plus certain d'avoir connu un jour la chaleur du ventre maternel. Sa vie n'était que combat, un long et épuisant combat pour ne pas sombrer dans la folie, pour continuer à fuir entre les murs du labyrinthe sans se retourner. Derrière lui, la bête ne cesserait jamais de le traquer. Il pouvait sentir son souffle immonde dès qu'il réduisait l'allure. Et il savait que s'il abandonnait, son petit corps serait piétiné, roué de coups jusqu'à n'être plus que douleur. Alors il courait, encore et encore. Le dédale de galeries ne le menait jamais à la délivrance mais finissait par déboucher sur un jardin abandonné où se dressait un immense cerisier en fleur. Dans ce sanctuaire maudit, il pouvait enfin arrêter

sa course. Ses jambes maigres et couvertes d'hématomes n'arrivaient plus à le porter, il tombait à genoux sur la terre jonchée de fruits pourris et grattait le sol avec ses mains, s'arrachant les ongles sans y prêter la moindre attention. Le sang mélangé à la chair des cerises formait une mélasse infâme mais son attention était ailleurs... Il dégageait enfin le coffret en bois clair enveloppé dans un chiffon qu'il déplaçait avec mille précautions. Derrière lui, les pas lourds de la bête martelaient le sol dans un nuage de poussière rouge. Il savait que chaque seconde était précieuse et qu'il n'y avait plus de retour en arrière possible. À l'intérieur du coffret se trouvaient deux objets : un miroir brisé et un pistolet. L'arme ne l'intéressait pas, elle était inutile contre le monstre à ses trousses. Il prenait avec délicatesse le miroir qu'une large fêlure lézardait d'un bout à l'autre, laissant présager une vie entière de malheur. Il le plaçait face à lui pour observer le reflet morcelé de son visage. Alors seulement il voyait la bête. Son long museau d'où s'échappait un filet de bave et de sang mêlés, ses cornes noires recourbées vers le ciel entourant une touffe de poils sombres, et surtout, ses yeux immenses aux pupilles laiteuses. Le garçon aurait voulu y lire la haine et le goût du meurtre, mais il n'y voyait que le froid et la peur. Alors il comprenait que ce visage était le sien, posait le miroir dans la boîte et hésitait quelques secondes à prendre l'arme pour la pointer contre son front immonde. Mais ce n'était pas encore le moment, il avait beaucoup à accomplir avant d'en arriver là, beaucoup.

La lumière rouge fluo des néons se répandait sur le bitume humide. L'Étoile filante, c'était le nom du bar où Charline avait décidé de fêter ses vingt-deux ans avec quelques copines. Paris, en cette nuit de janvier 2016, avait quelque chose d'étrange. Comme cette terrasse de café anormalement bondée malgré le froid, et ces jeunes gens qui riaient mais jetaient des regards inquiets ici et là. Un Abribus affichait fièrement en lettres blanches sur fond noir la devise *Fluctuat nec mergitur* là où quelques mois plus tôt s'étalait une simple image publicitaire. Depuis les massacres du 13 novembre, la ville résistait plus que jamais à l'angoisse viscérale qui s'était saisie d'elle. Charline, elle, ne pensait presque plus aux attentats ni aux centaines de victimes, elle désirait juste s'amuser, boire un verre ou deux et pourquoi pas se laisser draguer par un des garçons qui gravitaient autour de sa table. De l'autre côté de la rue, le kebab Village d'Anatolie ne désemplissait pas. Il était presque 2 heures du matin, moment où les premiers fêtards sortaient de

boîte la fringale au ventre avant de finir la nuit dans un autre quartier. Le long du trottoir une file de taxis attendaient le client. Là, dans une BMW série 4 noire aux vitres teintées, Bob Müller fumait sa clope tranquillement en observant la terrasse de L'Étoile filante. Tout roulait comme prévu. Il avait loué cette voiture chez Budget sous un faux nom et avec un permis de conduire bidon. Il lui avait fallu moins de trente minutes pour installer l'indicateur lumineux taxi et il s'était même offert le luxe d'une course avec des touristes américains « pour le fun ». Le couple de retraités s'était étonné qu'il ne possède pas de compteur électronique en état de marche, et pour cause, il avait acheté le sien dans un magasin de farces et attrapes. Il leur avait bradé la course à moitié prix. Bob en souriait encore en tirant sur sa Marlboro light. Il aurait très bien pu arrondir ses fins de mois avec ce boulot « normal ». Mais il ne faisait pas le taxi pour grappiller un peu d'argent au black, il avait d'autres projets en tête, beaucoup plus excitants, qui ce soir portaient le nom de Charline. Bob n'arrivait pas à détacher les yeux du corps de la jeune femme. Elle était moulée dans une petite jupe noire sur d'épais collants en laine et portait un perfecto en cuir cintré au-dessus des hanches. Une ligne parfaite ! Cette fille l'excitait déjà mais il fallait qu'il se calme, qu'il reste vigilant jusqu'au moment où il serait tranquille avec elle. Là, il pourrait laisser éclater son désir, sa violence. Il jeta un coup d'œil rapide au siège passager où se trouvaient alignés un rouleau de ruban adhésif, un Taser électrique d'une puissance de sept mille volts et un couteau de cuisine. De l'autre côté de la rue, Charline se leva pour commander une dernière bière. Le bar allait fermer dans moins de trente minutes.

La jeune femme rigolait avec ses amies pendant que Bob jetait le mégot de sa cigarette et remontait la vitre teintée. Qu'elle profite encore un peu de son insouciance. Il allait bientôt la lui voler pour toujours.

Après sa bière, Charline avait finalement commandé un dernier mojito pour la route et le groupe de copines s'était séparé vers 3 heures du matin. Bob sentait la pression monter. Il avait dû refuser plusieurs courses à des jeunes alcoolisés pressés de rentrer au bercail et l'un d'eux avait même craché de mécontentement sur son pare-brise. Il aurait bien « tase » ce petit con, mais il ne pouvait pas se permettre d'être remarqué. Puis il s'était détendu en observant Charline quitter le bar et prendre la rue étroite qui menait à la salle des ventes. Le parking Drouot se trouvait à quelques centaines de mètres, il fallait faire vite. On y est presque, pensa-t-il en démarrant sa BMW pour venir se poster à l'entrée. La silhouette chancelante de Charline se rapprochait. La gamine avait forcé sur l'alcool. C'est exactement ce qu'il attendait, ça rendrait les choses plus simples. Lorsqu'elle arriva au niveau du terminal de paiement, il prit la rampe pour descendre au deuxième sous-sol et venir se garer sur la place qu'il avait réservée quelques heures plus tôt en

y plaçant un cône de chantier. Un accessoire pratique acheté sur Internet et qui s'était toujours montré redoutablement efficace. Les gens sont des moutons, ils ont beau se plaindre, manifester, ronchonner leur mécontentement toute la journée, ils se plient toujours aux règles. Bob le savait, les politiques le savaient, tout le monde le savait et pourtant c'était comme ça : une sorte de fatalité nécessaire pour conserver l'équilibre entre les forts et les faibles. De son emplacement, il voyait la voiture de Charline, une Twingo blanche à l'aile droite cabossée. Mauvaise conductrice, la petite, pensa-t-il en checkant une nouvelle fois le fonctionnement de son Taser. Dans quelques secondes, elle allait arriver par l'escalier d'accès situé en face de lui. Bob ferma les yeux en imaginant les événements qui étaient sur le point de se dérouler. C'était la troisième fois qu'il piégeait une gamine dans un parking, le meilleur lieu pour ce type de chasse. Lorsqu'elle serait arrivée à son véhicule, il sortirait silencieusement du sien et viendrait se placer derrière elle. Vu son taux d'alcool dans le sang, elle n'entendrait rien, focalisée sur la recherche de ses clefs dans son sac à main. Bob avait ensuite deux solutions. Soit il la piquait directement avec le Taser au niveau du dos, juste en dessous de la ligne de son perfecto pour qu'il y ait le moins de tissu possible. Soit il la ceinturait avec ses bras, histoire de palper un peu son corps avant de la paralyser. Bob sentit une érection monter. Non, il fallait attendre, se calmer, ne pas risquer de mauvaise surprise. Il y avait peu de chances qu'elle fasse le poids contre ses quatre-vingt-dix kilos mais il lui était arrivé une fois de tomber sur une fille qui savait se défendre. Une foutue adepte de self-défense, du krav-maga ou un

truc du genre. Elle lui avait décoché un coup de genou dans le bas-ventre au moment où il l'avait attrapée et s'était enfuie en hurlant. Ça lui avait coûté son premier signalement chez les flics et plusieurs mois d'hibernation sans pouvoir assouvir ses pulsions. Il opta donc pour la solution la plus sûre. Une fois qu'elle aurait reçu sept mille volts dans le dos, Charline lui tomberait dans les bras. Là, il faudrait être rapide, la porter jusqu'au coffre de sa voiture, lui entourer pieds et mains de ruban adhésif et bien lui couvrir la bouche. Si elle couinait trop, il la menacerait avec son couteau pour qu'elle la ferme, ça marchait toujours. Ensuite, il pourrait la ramener dans le coin tranquille qu'il avait repéré et commencer à s'amuser. Un bruit de porte interrompit ses pensées. Charline venait de quitter la cage d'escalier et se dirigeait d'un pas mal assuré vers sa Twingo. Vingt mètres, quinze, dix... Bob poussa la portière et passa une jambe à l'extérieur. Comme prévu, Charline s'arrêta au niveau du coffre en fouillant dans son sac. Le piège se refermait, Bob s'était déjà faufilé comme un chat, le Taser chargé dans sa main droite. Il n'avait plus qu'à traverser l'allée. Dans deux ou trois secondes, elle cesserait d'être une jeune fille lambda pour devenir son esclave. C'est alors qu'il entendit un bruit sourd derrière lui. Il tourna rapidement la tête sur le côté mais fut fauché en plein mouvement. Il y eut un premier impact, violent, dans sa nuque, puis un second sur sa tempe. Pas vraiment de douleur, mais l'impression d'avoir été projeté contre un mur en béton. Sa vision se brouilla et il n'y eut plus que le noir.

Bob n'avait aucune idée d'où il se trouvait. Il s'était réveillé allongé, les jambes repliées contre son torse, pieds et poings liés, une cagoule sur le visage. Les yeux écarquillés, il tentait d'apercevoir quelque chose entre les mailles du tissu mais aucune source de lumière ne lui parvenait. Un puissant mal de crâne pulsait au niveau de sa tempe gauche, sans doute à l'endroit où on l'avait frappé. Il lui avait fallu de longues minutes pour rassembler ses souvenirs... Quelqu'un s'était glissé derrière lui et l'avait attaqué, pourtant il était certain qu'il n'y avait personne dans le parking. Bob ne laissait jamais rien au hasard. Son « plan » était rôdé depuis plusieurs jours durant lesquels il avait suivi les moindres déplacements de la petite Charline. Il avait pris toutes les précautions nécessaires et, malgré ça, il était lui-même tombé dans un piège. Son corps bascula légèrement vers l'avant en même temps qu'un crissement mécanique se fit entendre sous sa tête. Il se trouvait donc dans le coffre d'une voiture. Le salopard

qui l'avait attaqué avait dû utiliser son propre ruban adhésif pour le ficeler. Il y eut comme un son de porte qui claque et Bob eut l'impression de percevoir des pas à l'extérieur. Sa tempe le brûlait tellement qu'il monta ses mains entravées pour venir la masser et sentit un liquide tiède qui coulait de son oreille. Avec quoi l'avait-on frappé ? Une matraque, une barre de fer ? Le coffre de la voiture s'ouvrit d'un coup et Bob se sentit soulevé comme une plume par deux bras puissants puis il glissa lourdement au sol, se cognant la tête contre le pare-chocs de la voiture. Un étau se resserra derrière sa nuque et exerça une pression tellement forte qu'il crut que l'inconnu allait lui briser les vertèbres cervicales. Puis on le força à se lever et on le poussa vers l'avant.

— Avance, connard.

La voix était grave et dégageait une telle autorité que même sans la douleur dans son cou, Bob aurait fait n'importe quoi pour ne pas la contredire. L'homme marchait d'un pas rapide, son prisonnier devant lui. Au bout d'une centaine de mètres à crapahuter dans une sorte de mélasse humide, il fit pression sur ses épaules pour lui signaler d'arrêter d'avancer et lui décocha un brusque et violent coup de poing dans le ventre. Bob tomba à genoux, tentant de reprendre son souffle quand il sentit qu'on lui arrachait son masque. L'homme devait faire un peu plus d'un mètre quatre-vingts. Il portait un jean gris délavé, des bottes de motard en cuir noir et une parka militaire à large capuche. Son visage était couvert par une cagoule et on ne distinguait que ses yeux qui brillaient dans l'obscurité.

— Tiens, dit-il en jetant une petite pelle militaire à ses pieds. J'imagine que tu sais ce que tu dois faire avec.

Bob hésita quelques secondes en observant les alentours. Il se trouvait dans une forêt, entouré par les troncs imposants d'arbres immenses. Le sol humide était jonché de feuilles mortes et de bogues de marrons.

— Magne-toi un peu ! dit l'homme en poussant la pelle avec son pied.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Une pelle, la forêt... tu creuses.

— Pourquoi ? marmonna Bob en sentant son estomac se contracter sous l'effet de la peur.

— À ton avis ? répondit l'homme sans aucune émotion.

— Vous allez me tuer ?

Il n'eut aucune réponse à sa question. L'homme passa une main à sa ceinture et sortit de son étui un petit couteau dont il déplia la lame.

— C'est à cause de la fille, c'est ça... mais j'ai rien fait, supplia Bob en tentant d'accrocher son regard.

L'homme passa derrière lui et coupa les liens autour de ses poignets.

— Creuse et ferme-la.

Cela dura au moins deux heures durant lesquelles Bob usa tout ce qu'il lui restait d'énergie pour attaquer la terre humide. L'homme restait à l'écart, observant ses gestes sans dire un mot. Entre la transpiration et la boue qu'il envoyait voler tout autour, Bob ressemblait déjà à un cadavre sorti de la tombe.

— Arrête, lui dit l'homme. C'est assez profond.

Il se leva pour venir se planter face à Bob qui tenait toujours la pelle. Il aurait pu essayer de le frapper, mis à part son couteau à la ceinture, son adversaire ne semblait pas armé. Mais quelque chose lui disait qu'il n'aurait

récolté qu'une brève et violente réplique. Bob n'était pas de taille face à cet homme. Il le sentait, il y avait quelque chose d'animal là-dedans.

— Laura, Émilie, Charlotte, Zaïa... ça te dit quelque chose ?

Bob ne répondit pas.

— Éloïse, Sophia... je continue ?

— Je... je suis malade.

L'homme s'inclina très légèrement vers Bob. Il y eut comme un bruissement suivi d'un craquement sourd, celui des os de sa mâchoire qui venaient de se briser sous la force de l'impact.

— Tu n'es pas malade, connard. T'es juste une merde de prédateur qui viole des filles. Avec moi, tes excuses ne valent rien. T'as réussi à t'en sortir jusqu'à présent, mais moi, je sais qui tu es, je sais où tu habites, tu comprends ?

Bob voulut répondre mais il sentit sa langue se dérober. L'impact avait fait sortir l'os maxillaire de son accroche et le bas de sa mâchoire pendouillait. Il réussit à émettre un son guttural et vomit un flot de bave et de sang.

— Tu vois cette tombe ? C'est la tienne. La prochaine fois, je t'enterre. C'est ta dernière chance, connard.

L'homme plongea une main gantée dans la poche de sa parka et sortit le Taser. Bob eut un mouvement de terreur en sentant le crochet électrique venir au contact des muqueuses à l'intérieur de sa bouche.

— N'oublie jamais cette nuit, dit l'homme en activant l'arc électrique.

Il était presque 6 heures du matin lorsque Tomar avait débarqué chez elle. Il avait quitté sa parka militaire, détaché son holster ceinture et s'était déshabillé pour venir la rejoindre dans le lit. Rhonda ne savait pas pour quelle raison elle le laissait prendre autant d'importance dans sa vie. Elle le supportait déjà toute la journée à la brigade et récoltait plus souvent des vanes que des sourires de complicité. Pourtant, elle lui avait filé les clefs de son appartement place Clichy, ouvert son lit et ne le repoussait jamais quand il se pointait à l'improviste. Chaque fois, elle le sentait différent du flic aux manières rudes qu'elle côtoyait au grand jour. Lorsqu'il posait les mains sur elle, c'était toujours avec douceur, et une sorte de retenue qui cadrait mal avec sa carrure de buffle. Elle sentit la chaleur de son corps alors qu'il venait se coller dans son dos, pressant son bas-ventre contre ses fesses et l'entourant d'un bras. Elle aurait voulu lui dire que non, ce n'était pas possible, il ne pouvait pas débarquer chez elle comme ça aux aurores, juste parce qu'il avait

envie de baiser. Elle aurait voulu lui dire mais la chaleur de ce corps noyait son esprit de brumes de désir qui brouillaient toute idée de rébellion. Elle sentit son membre dur contre le tissu de sa culotte et ce contact termina d'abattre ses réticences. Elle se retourna vers lui et approcha ses lèvres des siennes. Sa bouche avait un goût acide et ferreux. Il l'embrassa longuement, puis descendit dans son cou avant de poursuivre plus bas. Il titilla la pointe de ses seins avec beaucoup de délicatesse, et elle sentit en même temps sa main glisser à l'intérieur de sa culotte. Ses baisers se firent plus langoureux alors que ses doigts exploraient son intimité, jouant avec les plis de ses lèvres. Le désir devint insoutenable, et elle pivota brusquement sur le côté pour se retrouver au-dessus de lui. D'une main, elle écarta le tissu et, de l'autre, elle guida son membre à l'intérieur de son sexe. Une sensation de plaisir intense la combla alors qu'il la pénétrait. C'est elle qui donnait le rythme, d'abord lent pour profiter de chaque sensation puis de plus en plus rapide lorsque le plaisir s'intensifia. Elle sentit la chaleur submerger tout son corps et jouit sur son amant. Alors ses bras puissants l'entourèrent, il la pressa contre lui tout en restant en elle pour qu'elle se repose quelques secondes puis ils glissèrent sur le côté pour se faire face dans le lit.

— Bonjour Tomar, dit-elle en lui souriant.

Il l'embrassa sans répondre et ils s'endormirent tous les deux pour le peu de temps qu'il leur restait de sommeil.

« Monte ta garde », grogna Tomar, les mâchoires serrées sur son protège-dents. Une douleur inhabituelle commençait à lui marteler les tympans. Il accusait la fatigue des derniers jours. Après la nuit qu'il venait de passer dans les bois, il aurait pu profiter d'un sommeil réparateur chez Rhonda mais son rendez-vous hebdomadaire avec Goran avait quelque chose de sacré.

Tout en esquivant les coups de son petit frère, Tomar se remémorait les événements des semaines précédentes. Comment il avait traqué Bob pendant ses repérages, comment il l'avait laissé mettre en place son piège, comment il l'avait patiemment attendu planqué dans un coin du parking. Un simple coup derrière la nuque avait suffi et Bob s'était écroulé comme le sac à merde qu'il était. Tomar avait regardé la gamine rentrer dans sa voiture avec un sentiment de soulagement. Elle ne connaîtrait jamais le nom de son ange gardien, elle n'aurait même jamais conscience qu'elle était passée à deux doigts de l'horreur. Cette chance, la dizaine de victimes précédentes de

Bob ne l'avait pas eue, Tomar n'avait pas été là pour les sauver. Bob était un malade qui ne vivait que pour violer des femmes. Même la justice n'avait rien pu faire pour l'arrêter. Alors Tomar s'était chargé de lui faire passer l'envie de s'attaquer à des filles sans défense. Il l'avait fait à sa manière, sans concessions, et il n'en éprouvait aucun remords. À nouveau la douleur le saisit lorsqu'un mouvement réflexe le fit se pencher vers l'arrière avec la rapidité d'un félin.

Il y eut un bruit sourd et les gants de Tomar bloquèrent un crochet puissant juste au niveau de sa tempe.

La salle principale du Boxing Club était relativement calme en cette heure matinale. Le club était situé rue de la Grange-aux-Belles, dans le X^e arrondissement, à quelques minutes du quai de Jemmapes et de l'Hôtel du Nord. C'était un ancien entrepôt avec une immense verrière et des murs en béton fissuré par les infiltrations. La salle était scindée en deux parties, d'un côté, les appareils de musculation, de l'autre, toute une rangée de sacs de frappe encadrant un grand ring monté sur une estrade. Très peu de décoration sur les murs, à peine un ou deux cadres où l'on apercevait des légendes du noble art des années 70 : Mohamed Ali, Joe Frazier, Roberto Durán. Il y régnait une ambiance particulière, à la fois de grande concentration et d'extrême intensité. « Un lieu de prière », commentait souvent Goran. Son petit frère avait tout juste trente-cinq ans, un visage fin et des cheveux noirs qui lui arrivaient jusqu'à la nuque. Lorsqu'il mettait les gants avec lui, Tomar avait l'impression de retrouver quelque chose du lien puissant qui les unissait dans leur enfance. Il se rappelait l'époque où il l'emmenait au square pour permettre à leur mère de souffler un

peu. Goran était le plus doux des enfants, il passait son temps à se faire chahuter et piquer ses jouets sans jamais oser se plaindre. Le parfait candidat pour devenir un souffre-douleur harcelé dans la cour de récréation. Mais Tomar avait fait en sorte que ça ne se passe pas comme ça. Personne n'avait touché à Goran, il avait toujours veillé sur lui, quitte à utiliser ses poings pour le défendre.

Tomar se déplaçait sur la plante des pieds, le poids bien réparti sur les deux jambes, le buste légèrement incliné pour donner le moins de surface de frappe. Il avançait sur son adversaire, l'obligeant à se décaler vers la droite pour ne pas se laisser coincer dans les cordes. Goran était un peu plus petit que lui, plus léger aussi, et il envoyait des directs du gauche pour maintenir son frère à distance. La plupart des frappes venaient cogner les gants de Tomar. Quelques-unes lui marquaient le front, intensifiant son début de migraine, mais il ne s'en souciait pas vraiment. Son objectif était de décaler Goran sur sa droite pour qu'il tombe dans son piège. La boxe est un sport de stratégies. Il y est question de maîtrise technique, de gestion de la distance et d'un bon sens du rythme. Les musiciens font de mauvais boxeurs, ils sont trop réguliers, trop prévisibles alors que les danseurs font des champions. Garder son équilibre en toute circonstance, savoir se mobiliser et frapper chaque coup d'une égale intensité, voilà ce qui faisait la différence sur un ring. Goran lança une belle série de frappes, deux directs au corps puis un puissant crochet du droit que Tomar esquiva par une rapide rotation. Il était en train de prendre confiance et c'est précisément ce que Tomar cherchait. Il avança sur la droite et décocha un long crochet du bras gauche qui heurta lourdement les gants de

Goran. Celui-ci se décala sous l'impact et vint se placer dans la position exacte où Tomar voulait l'entraîner. Le crochet du droit le piqua dans les côtes flottantes. Goran baissa sa garde sous la douleur et fut immédiatement sanctionné d'un direct en pleine face. Fin de l'assaut.

— Quand je te dis de monter ta garde ! s'amusa Tomar en enlevant son protège-dents.

Les deux hommes se frappèrent dans les gants.

— Dis donc, t'es pas censé me laisser gagner de temps en temps ?

— Qu'est-ce que tu crois que je fais, petit frère ?

Ils quittèrent le ring pour se rendre aux vestiaires et prendre une douche rapide avant de se rhabiller. Goran terminait de boutonner sa chemise à col romain devant le miroir. Son œil droit légèrement rouge commençait à gonfler. Il enfila une veste noire sur laquelle il avait épinglé un discret crucifix en argent. Tomar se rappelait le jour où Goran lui avait annoncé sa décision de devenir prêtre. Il l'avait questionné sur la sincérité de sa vocation, et Goran lui avait simplement répondu qu'il n'avait plus besoin de sa protection. Désormais Dieu était avec lui et c'était suffisant. Tomar avait eu l'impression d'encaisser un uppercut en plein ventre. Il avait mis un certain temps à comprendre que son frère n'était plus le petit garçon fragile qu'il protégeait depuis sa naissance. Aujourd'hui, c'était un homme heureux, comblé par son travail, investi dans sa famille. Tout le contraire de Tomar, condamné à vivre une succession d'échecs. Lui, personne n'avait pu le protéger...

— T'as une sacrée dégaine pour un prêtre, dit Tomar en regardant l'œil gonflé de Goran.

— Et toi, tu bosses pas beaucoup pour un flic.

— J'suis en horaires décalés. J'ai eu une soirée chargée...

— Tu viens dîner à la maison dimanche ? Ça ferait plaisir aux enfants de te voir, et à Isabelle aussi bien sûr !

— Je suis pas sûr, frangin, ça dépend du boulot, répondit Tomar d'un ton morne.

Il aurait aimé faire preuve de plus d'enthousiasme mais il détestait les repas dominicaux organisés par son frère. Non pas qu'il s'entendait mal avec Isabelle, sa belle-sœur, mais ces moments de simplicité « en famille » le mettaient mal à l'aise. Sa vie de flic n'avait rien à voir avec celle de Goran et il préférait éviter de polluer l'harmonie de leur foyer par sa présence.

— Oui, ça dépend toujours du boulot. Fais comme tu peux.

Tomar le regarda se diriger vers la porte du vestiaire et une image lui revint. Celle d'une petite maison de campagne aux murs gris et au toit de tuiles rouges. Celle d'un carré de jardin abandonné au milieu duquel se dressait un immense cerisier en fleur. Il la chassa de son esprit et termina de s'habiller. La journée allait être longue.